

ENTRE TES BRAS M'ENVOLER

AU COEUR DE SKYE #3

ANNA BRIAC

Copyright © 2020 Anna Briac

Dépôt légal mai 2023

Tous droits réservés.

ISBN-13 : 979-10-359-9416-7

Achevé d'imprimer en France

Marque éditoriale : Anna Briac
25300 Pontarlier

ENTRE TES BRAS M'ENVOLER

AU COEUR DE SKYE #3

Prologue

June, 16 ans

Rose chante à tue-tête dans la voiture. Sa petite voix haut perchée me transperce les tympans. Elle se dandine sur le siège et gigote en piaillant. On dirait une mini Queen B. Je soupire, exaspérée, et referme mon livre. Sous ses boucles blondes parfaites, ma petite sœur est en réalité une saleté de démon ! Mes parents ne s'en rendent pas compte, mais je suis convaincue qu'on a remplacé à la naissance notre bébé joufflu par l'engeance du diable, et cela dans l'unique but de me pourrir la vie. Je dois lui reconnaître un talent fou en la matière. Rosie, douze ans, possède la capacité de nuisance de l'armée d'Attila. Elle pousse sa voix dans les aigus, comme la star de la chanson qu'elle ne sera jamais, exprès pour m'emmerder. Même papa se crispe en conduisant.

— Tais-toi, par pitié !

Les mots ont franchi mes lèvres contre ma volonté. Grossière erreur ! Je viens de la supplier, elle sait désormais qu'elle a le pouvoir. Je me prends la tête dans les mains. Si je plaide l'instant de folie au tribunal, ai-je le droit d'étrangler ma petite sœur ? Maman m'adresse un pauvre sourire fatigué dans le rétroviseur, catégorie « Pitié ma chérie, sois patiente avec la descendance de Belzébuth ! ».

Et voilà, c'est encore à moi de faire un effort !

J'adore mes parents, mais pas ce soir. Je jette un dernier regard à ma sœur, bien décidée à l'ignorer et à retourner à mon roman préféré, quand je remarque les écouteurs fichés dans ses oreilles. Il y a une trace de vernis bleu sur le cordon. Ce sont les miens ! Bon sang, je les cherche depuis des jours, et c'est cette peste qui me les a piqués ?! Je frémis. Ça signifie qu'elle s'est introduite dans ma chambre, mon

sanctuaire ?! Elle n'a pas le droit et elle le sait ! Je me penche vers elle et d'un geste brusque, j'arrache les écouteurs pour les fourrer dans ma poche.

— Voleuse ! m'écrié-je. Ils sont à moi !

— Tu m'as fait mal ! se met à pleurnicher ma comédienne de sœur. Maman !

— Mais bien sûr. Vas-y, pleure, c'est encore moi qui vais prendre !

— Les filles ! cingle ma mère. Ce n'est pas le moment.

Elle est tendue et reporte immédiatement son attention sur la route. C'est le soir de Noël, on revient de chez grand-mère Martha et la route est mauvaise. Mon père, si rassurant d'habitude, conduit sans un mot depuis le départ, les sourcils froncés. Il s'est disputé avec tante Michelle, comme à chaque fois. Si ce n'est pas l'illustration parfaite qu'il est impossible de s'entendre avec sa petite sœur, même à Noël !

Par la vitre, les montagnes enneigées se dressent à l'horizon et disparaissent dans les nuages bas. Le froid a déposé une couche de gel sur le bitume et une fine couche de neige s'abat depuis une heure, rendant les conditions de circulation périlleuses. J'ai senti la voiture partir et déraiper une fois ou deux, avant que mon père ne remette le véhicule dans la bonne direction. Je ne m'inquiète pas trop : papa est mon héros personnel, il maîtrise tous les dangers. Mais j'ai hâte de rentrer : je me suis ennuyée à mourir tout le repas. Je suis pressée de retrouver ma chambre et d'appeler Brittany. On se partage le poste de capitaine de l'équipe de rugby cette année et on doit prévoir les prochains entraînements pour les filles, pour être en forme à la reprise.

Soudain, je sens les petits doigts de Rose farfouiller la poche de ma veste, là où j'ai rangé les écouteurs pour les mettre à l'abri.

— Mais c'est pas vrai ! T'arrête jamais ! Et quelle discrétion...

Habile comme un petit serpent, Rosie réussit à récupérer l'objet de sa convoitise. Je ne la supporte plus ! Je lui pique son infâme

doudou kangourou qu'elle traîne partout, à douze ans, comme le gros bébé qu'elle est encore, et le balance par terre. Elle me tire la langue tout en me jetant sournoisement un bon coup de pied dans le genou. Saleté ! Je tends la main, mais cette gamine est vive comme l'éclair, elle se colle contre la portière pour échapper à mon geste. Je vais la tuer. Je détache ma ceinture et plonge par-dessus le corps de ma sœur, la griffant involontairement au passage.

— Maman ! piaille le petit démon. Elle me fait mal !

Notre mère se retourne, furieuse. Son visage est crispé par la fatigue, ses beaux yeux bleus assombris par la colère.

— Ça suffit !

— Mais maman...

— Bouclez-la ! jette à son tour notre père, excédé, en pivotant vers nous.

Il n'a quitté la route des yeux qu'une seconde, mais ça suffit pour que tout bascule. En moins d'une respiration, l'enfer se déchaîne. La voiture heurte quelque chose, dérape sur la route. Maman se met à hurler. Puis un choc terrible secoue le véhicule. On a percuté quelque chose ! Je crie à mon tour, me cogne violemment la tête contre la portière. Je glapis tandis que la douleur m'étourdit.

Tout va très vite et pourtant ça dure une éternité, je suis dans un de ces films où l'action est soudain mise sur pause. J'ai l'impression de tout percevoir comme dans une image figée et muette. La bouche grande ouverte de maman, la grimace d'horreur absolue de papa. Les phares de la voiture qui accrochent des sapins, le talus, la route brillante de gel, dans une sorte de stroboscope aveuglant. Je ne comprends pas exactement où je suis.

Je me cogne d'un côté, de l'autre, mon coude heurte une vitre, mon genou frappe un fauteuil. La voiture est en train de faire des tonneaux et je me balade dans l'habitacle, poupée molle et fragile. Rose me lance un regard où danse une terreur folle, la bouche arrondie sur un cri muet. Une pensée stupide me traverse l'esprit : enfin, elle se tait ! Et en même temps, je veux lui demander pardon

d'avoir prié pour qu'elle soit réduite au silence, parce que ça me semble terriblement urgent tout à coup. Je n'en ai pas le temps.

Et mon cerveau note tous ces détails avec une précision cruelle.

Tout à coup, le crissement affreux de la carrosserie qui raye le sol perce cette bulle d'horreur, et le temps reprend son cours. Tout se précipite. Je réalise que j'ai décroché ma ceinture et je comprends soudain avec une certitude glaçante que je vais mourir. Les hurlements de ma mère ou peut-être est-ce les miens me crèvent les tympans.

Des milliers de douleurs acérées me frappent toutes en même temps, mon corps se déchire.

J'ai si mal !

Je m'envole.

Le monde extérieur s'éteint et je sombre, terrassée par une souffrance horrible.

1

June, sept ans plus tard

Un mètre avant la chute dans le vide et deux cents mètres plus bas, le sol.

J'avance de quelques pas encore, jusqu'au rebord extrême de la falaise qui plonge à pic. Presque sous mes pieds s'ouvre un précipice vertigineux.

L'impatience brûlante qui s'est logée en moi tout le long de la montée est en train de se répandre dans ma poitrine en étincelles joyeuses, ouvrant mes ailes intérieures, déployant mes poumons. À l'horizon s'étale un lac magnifique, calme et d'un bleu presque surnaturel, posé au milieu des sapins vert foncé. J'inspire à fond, je sens sur ma langue le goût du vent et de la roche. L'adrénaline se déverse jusqu'au bout de mes doigts en un picotement revigorant. Je mets en marche la caméra sur mon casque et je pivote sur moi-même. 360° de bonheur absolu que je mettrai en ligne ce soir sur Instagram. Je suis tellement heureuse que je me mets à chanter à pleins poumons :

— *Libérée, délivrée !*

— June ! Arrête tout de suite ! grogne Jonas. On dirait un chat qu'on égorge !

Mon meilleur ami, dans toute sa resplendissante bonne humeur. Il se tient à côté de moi, les sourcils froncés, les traits ciselés, et vêtu de noir de la tête aux pieds comme d'habitude. Scandaleusement beau avec son air mélancolique. Hors de question de le laisser ternir ma joie. Je me mets à hurler plus fort, juste pour lui casser les pieds, en écartant les bras face au vide.

— *Me voilà...*

Il hausse les épaules, un mince sourire aux lèvres. Je lève mon poing vers le ciel et claironne :

— Et une nouvelle victoire pour June Alden ! J'ai réussi à dérider le schtroumpf grognon !

— Dans tes rêves...

Jonas s'est déjà recomposé une façade indifférente. Je secoue la tête, puis reporte mon attention vers la falaise pour me concentrer. Fini de rigoler : le base-jump est sans pitié pour ceux qui se montrent trop confiants. On a déjà sauté ici, il y a quelques mois. Je me souviens qu'il y a un courant particulièrement traître quand on arrive à mi-hauteur de la paroi, des bourrasques qui essaient de vous plaquer violemment contre la roche. Si mon parachute n'est pas totalement ouvert à ce moment, il risque de s'entortiller en torche. Et ce sera la fin. Je repère mon trajet avec précision en plissant les yeux pour mieux ancrer les détails dans mon esprit, je scrute la zone dégagée pour l'atterrissage. Une excitation aiguë s'empare de moi alors que je vérifie les sangles qui enserrant mes cuisses et mes épaules, avant de fixer à nouveau l'horizon qui m'attire comme un puissant aimant.

J'aime plus que tout ces quelques secondes saturées de peur, de désir et de folie, juste avant de basculer vers la libération. Cet infini entre mes mains. C'est cette sensation unique qui me fait vibrer. Seul Jonas comprend cette sensation d'ivresse folle qui me saisit, parce qu'il le vit de la même façon. Avec une intensité que les mots ne seront jamais à même d'exprimer.

Je cueille quelques brins d'herbes et les jette en l'air pour vérifier la direction du vent. Ils filent dans la direction opposée à la roche, vers le lac. Parfait. Jonas approuve du menton.

— On se retrouve en bas, déclare-t-il.

— Gaffe aux sapins.

Ce n'est pas ce que j'ai envie de lui dire, mais les mots qui creusent mon ventre sont inutiles. On le sait tous les deux. Un jour, Jonas n'ouvrira pas son parachute. Volontairement. Il sautera, un mince sourire aux lèvres, un dernier regard pour moi, peut-être, et ce

sera fini. Je lis cette tentation pressante dans ses yeux à chaque fois qu'on est sur le point de se lancer dans le vide ou d'escalader un toit. Jonas brûle de ce désir morbide de toujours frôler la mort de plus près, jusqu'au jour où il lâchera prise et s'y abandonnera. Alors tous mes « Je tiens à toi, ne déconne pas, par pitié ! » n'y changeront rien. J'ai essayé, pourtant, des dizaines de fois depuis les débuts de notre étrange relation, six ans auparavant. En vain. Et ce jour-là, il ne fera que confirmer ma terreur principale : les gens que j'aime meurent.

Jonas pousse un cri vibrant, il s'élance et saute. Je ne regarde pas. Je sais qu'il va attendre la dernière seconde et se forcera à la dépasser d'une ou deux de plus, pour tirer sur sa sangle et déclencher l'ouverture du parachute.

Je m'approche à mon tour du bord, profitant de la sensation du vide qui m'attire inexorablement. C'est si bon de savoir que je vais pouvoir y céder ! Comme à chaque fois, je touche la cicatrice qui me défigure, souvenir de l'accident. J'inspire, profitant à fond de cette ultime seconde avant de relâcher la tension. Et enfin je saute.

— Putaiiiiiin !

Je suis libre. Vivante. Je ne tombe pas, je vole. Le sang pulse dans mes veines, le vent gifle mon visage, me malmène. C'est merveilleux ! Le monde est merveilleux ! La lumière fragile qui caresse le lac, lui donnant l'aspect d'un saphir posé là juste pour moi. Les oiseaux, plus loin, qui observent les deux humains suspendus dans le ciel, sans aile. Les nuages délicatement teintés du rose de l'aube. Je profite des mille moments d'éternité enfermés dans chaque seconde. Le temps suspend son cours, et je m'abîme dans l'oubli.

— C'est pour vous, murmuré-je, un instant submergée par l'émotion.

Puis le plaisir de la chute et de la vitesse étourdissante recouvre tout et chasse la boule dans ma gorge. Le vent me fouette les joues, appuie sur mon ventre, mes flancs, mes poumons, tel un immense coussin d'air. Je fais partie de l'univers, nous ne sommes qu'un. Je crie ma joie au beau milieu du ciel, mon terrain de jeu. Vitesse, plaisir

fou, liberté, lumière. Mon cœur va exploser. Je tire sur les sangles d'un coup sec. Le parachute se déploie en un choc qui m'arrache les épaules et mon estomac pirouette jusqu'entre mes côtes. Avec un soupir de soulagement, je repère Jonas à peine plus bas, se dirigeant tranquillement vers la zone d'atterrissage. Je vole dans la lumière pâle de l'aube, embrassant du regard la forêt et très loin, la côte galloise et la mer d'un gris d'acier. Je ne vis qu'au présent, mon passé douloureux a disparu et mon futur n'est qu'un flou brumeux qui n'existe pas. Plus de douleur, plus d'angoisses, juste cet enchantement unique qui exalte mon âme.

Puis, le sol se rapprochant très vite, je me concentre à nouveau et prépare mes muscles à la réception. Choc violent. Mes cuisses encaissent sans problème, avec la force de l'habitude. Quelques pas bondissants, le vent qui soudain cède et retombe, la toile s'affaisse et c'est déjà terminé. Pourtant, l'euphorie est bien présente, douce et enveloppante, instillant son chant joyeux dans mes veines. Jonas me rejoint, le visage libéré de ses tourments, si beau en cet instant que je pourrais tomber amoureuse de lui. Il irradie de confiance en lui. Il rit. Ça me fait tellement de bien d'entendre ce son ! Il passe son bras autour de mes épaules et m'embrasse avec enthousiasme, sa langue forçant mes lèvres à s'ouvrir.

Mais bien sûr ! Je le repousse avec fermeté.

— C'est terminé, nous deux. Pas de prolongations, beau gosse.

— Qu'est-ce que tu peux être rabat-joie ! Ce n'est qu'un baiser, pas un serment d'amours éternelles !

— Il ne fallait pas tomber dans les bras du beau Colin.

Il se détourne en bougonnant. Récemment, j'ai cru que je l'aimais. Jonas connaît les tréfonds de mon âme. Il est le seul à comprendre la douleur immense qui me submerge parfois, et le besoin d'adrénaline qui me permet de repousser les larmes. Il sait aussi ce qui me fait rire, connaît mon cocktail préféré, il sait que j'ai peur des araignées et de l'orage. Nous sommes sortis ensemble quelques semaines. Une liaison bancale et terriblement

insatisfaisante. Chacun entraînait l'autre dans un tourbillon infernal, plus profondément dans les ténèbres, au lieu de nous soutenir mutuellement. Même faire l'amour ne nous apportait qu'un apaisement temporaire. Un plaisir rapide, vite disparu, vite oublié.

Et puis, Jonas a cédé aux charmes d'un type de passage, me prouvant ce que je savais depuis le début : nous sommes un bien meilleur couple d'amis que d'amants. Mon cœur en a été à peine égratigné. Mes sentiments n'étaient pas plus vifs que les siens. Le manque d'expérience seul m'avait fait imaginer qu'il s'agissait d'amour. Et maintenant que Colin est parti, Jonas tente à nouveau sa chance, plus par désœuvrement que par réel intérêt.

— Tu t'en vas vraiment, c'est sûr ? me demande-t-il alors qu'on regagne la voiture, près d'une heure plus tard, après avoir minutieusement replié et rangé nos équipements.

Il parle d'un ton indifférent mais je sais que ma décision l'affecte beaucoup plus que ce qu'il veut bien laisser paraître.

— Oui. Je retourne sur Skye, le temps de vendre la maison de mes parents, et ensuite je me barre. L'Australie m'attend, depuis le temps que j'en parle. Pars avec moi, Jo !

— Pourquoi faire ? demande-t-il en haussant les épaules.

— Tu rigoles ? Nager au milieu des requins, se balader sur le toit de l'opéra de Sydney, boxer avec les kangourous : tu ne vas pas me dire que ça ne te tente pas ?

Et caresser une raie manta et nager au-dessus de la barrière de corail.

Les rêves respectifs de Rose et de maman. Elles s'étaient prises de passion pour ce pays immense après une série de documentaires sur les aborigènes, quoique je soupçonnais maman de nourrir un désir irrationnel pour l'Australie depuis son adolescence bercée par la série *Hartley cœurs à vif*. Elle ne l'a jamais avoué, mais il suffisait de prononcer le prénom de son chouchou, Drazic, pour la voir pousser un petit soupir, les yeux dans le vague. Ça nous faisait rire, avec papa. De son côté, Rose ne lâchait jamais son doudou kangourou, une

peluche informe et dégoûtante, elle lui racontait sa vie entière. Maman et Rose, c'est la raison principale de mon départ pour l'Australie : je me suis juré de réaliser ces rêves pour elles. Ça fait des années que je souhaite partir sans oser franchir le pas. Mais je sens que c'est maintenant ou jamais.

— On verra.

Je ne m'attendais pas à une autre réponse de sa part, mais ça n'empêche pas mon cœur de se pincer violemment. Jonas est le seul ami qui me reste. Il compte beaucoup pour moi.

Après l'accident qui m'a ravi ma famille il y a sept ans, toutes mes copines ont fini par renoncer à m'envoyer des messages : je n'y répondais jamais. Brittany a essayé de m'appeler des dizaines de fois, mais j'étais incapable de lui parler. Incapable de me dépêtrer de ma colère, engluée dans mon désespoir. J'avais seize ans, je ne comprenais pas pourquoi je n'étais pas morte. Toutes les nuits, je priais pour que la Mort répare son erreur et revienne pour me cueillir. Pour me ramener vers eux. C'est à peine si je tenais debout, shootée aux médicaments et ravagée par le chagrin. Après un an de silence, Brittany a cessé à son tour de m'écrire. Et je me suis retrouvée réellement seule.

C'est là que Jonas est apparu, aussi cabossé que moi. Notre amitié était une évidence, chacun représentant la planche de salut de l'autre.

Pourtant, je dois partir. Je sens que c'est le moment et cette sorte d'urgence qui me grignote l'estomac se fait chaque jour plus pressante. Jonas ne peut pas le comprendre, lui qui n'aspire qu'à se détruire.

June

Je m'installe derrière le volant tandis que mon ami fourre nos affaires dans le coffre de la voiture. Je chausse mes lunettes de soleil et démarre dès qu'il s'installe. Au fur et à mesure que nous nous éloignons de la côte galloise et que nous nous rapprochons de Londres, la circulation devient plus dense. Le soleil brille haut dans le ciel d'un bleu dur. Je laisse ma vitre ouverte pour jouer avec l'air qui glisse entre mes doigts ouverts et chante dès qu'une chanson qui me plaît passe à la radio. Les sourcils froncés, Jonas demeure silencieux, comme d'habitude.

— Vas-y, balance ce qui te chagrine, finis-je par lâcher.

Il m'observe un moment puis déclare avec réprobation :

— C'est parce que j'ai couché avec Colin que tu t'en vas ? C'est une façon perverse de me punir ?

— Bien sûr que non, réponds-je. Ça fait longtemps que je suis passée à autre chose.

— Tu ne peux pas m'abandonner.

Sous ses dehors blasés, Jonas est toujours le petit garçon qui pleure devant l'indifférence de ses parents, des gros cons qui n'ont jamais montré le moindre intérêt pour lui et l'ont confié à une gouvernante depuis tout bébé. Ils pensent sans doute compenser leur absence en lui versant des chèques au montant indécent qui ne font qu'ajouter de la rancœur au sentiment d'abandon de mon ami. Et mon départ le renvoie à cette blessure qui le hante.

Mais comme Jonas est Jonas, il planque bien vite son moment de vulnérabilité sous une agression, parce que c'est plus facile pour lui :

— Je suis le seul qui te vois réellement telle que tu es, June, écrasée par ton manteau de chagrin.

Je secoue la tête, agacée.

— Bien sûr que je suis triste, parfois ! Mais ça ne me définit pas.

— Tu te voiles la face, me répond-il en faisant claquer sa langue avec condescendance. Tous tes défis, tu crois que c'est une quête de l'adrénaline, mais c'est faux. Tu es comme moi : tu sautes en espérant que la mort te saisira entre ses crocs, à un moment ou un autre, qu'elle réparera son erreur de t'avoir manquée la première fois.

Je me crispe, profondément heurtée par ses propos.

— C'est ridicule ! Je n'ai aucune envie de mourir ! Qu'est-ce qui te prend de dire des trucs pareils, Jo ? Tu es franchement gonflé de me balancer ça ! J'ai la chance d'être vivante, Jonas ! La *chance* !

— Si tu le dis, lâche-t-il en haussant les épaules.

Je bous, mais je n'ai pas envie de gâcher cette dernière matinée avec mon seul ami. Il aime piquer et provoquer quand il est malheureux, tel un animal qui se sent menacé. Alors je la boucle, repoussant tout au fond la terrible émotion qui m'a submergé un court instant.

— Tu abandonnes tes études, reprend mon ami après un instant.

— Tu plaisantes ? Ça aussi, ça te pose problème ?

— Tu es douée, June. Tu pourrais faire ce que tu veux.

J'éclate de rire devant tant de mauvaise foi. Jonas est une sorte de petit génie, qui ne met les pieds sur le campus que lorsqu'il a besoin de valider un examen pour son master de Droit du patrimoine privé. Il disparaît régulièrement, parfois durant des semaines, sans que je sache où il se trouve. Jamais il ne me donne d'explications ni ne me prévient de ses absences. Il se contrefiche de ses études, parce qu'il a la fortune de ses parents à dépenser, et pas assez d'une vie entière pour ça. Moi, à vingt-trois ans, j'arrive au bout de mes économies et je ne peux compter sur personne d'autre que moi pour financer ma vie. Mes parents ne m'ont pas laissé un héritage de princesse à dilapider.

— Je n'ai pas le choix, Jo. Finir mon master de management sportif ne me donnera pas grand-chose de plus. De toute façon, je n'ai pas de quoi payer cette dernière année : le billet pour l'Australie me coûtera bien moins cher, et au moins je serai au soleil ! La prochaine fois qu'on se verra, je bosserai pour un club de sport au bord de l'océan. Je t'apprendrai à surfer et on plongera le long de la grande barrière de corail.

— Merveilleux...

Il appuie la tête contre la portière et ferme les yeux. Je soupire. Je suis consciente qu'en partant à l'autre bout de la planète, je le perds. Jonas ne fera jamais l'effort de préserver notre amitié. C'est indéniablement l'aspect le plus dur de ce changement de vie.

Mais si je ne pars pas, c'est moi qui me perdrai.

L'après-midi est bien entamé lorsque je dépose mon ami devant chez lui, dans son quartier huppé de Pimlico. Il entre dans le hall aux grandes dalles de marbre sans un regard en arrière, déjà en train de faire son deuil de moi. Mon cœur se serre, et ça risque de s'aggraver dans les jours à venir. J'effectue la route jusqu'à mon minuscule appartement, et grimpe quatre à quatre les marches des six étages. Quand les planètes sont alignées et que l'univers se montre clément, il arrive que l'ascenseur ne soit pas en panne. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Ça n'a aucune importance, de toute façon je ne l'emprunte jamais. À chaque fois que je louche vers la porte métallique parce que je suis crevée ou que les sacs de courses pèsent douze tonnes au bout de mes bras, j'ai l'impression d'entendre mon père râler :

« Ne refuse jamais l'effort, June ! Qu'il soit physique ou mental, jette-toi à corps perdu dans le défi ! Ne renonce jamais ! »

Mon père était mon entraîneur de rugby. Sa voix résonne si facilement à mon oreille... Comme le rire de ma petite sœur ou les mots d'amour de maman. Ils me manquent cruellement, tous les trois. Je chasse cette pensée douloureuse. Si je lui laisse de la place, elle va enfler et devenir une boule de désespoir qui cherchera à me noyer. Je

ne veux pas, pas ce soir alors que je dois rassembler tout mon courage pour partir.

Je pousse la porte de mon appartement. La surface est vide : depuis deux mois, j'ai entrepris de tout vendre ou donner dans l'optique de mon départ pour l'Australie. Je ne possède plus qu'un matelas posé à même le sol, deux gros sacs avec des vêtements, mes affaires d'escalade et de base-jump toujours dans ma voiture, et mon précieux ordinateur portable.

Je compte prendre la route dès demain pour rejoindre l'île de Skye. J'évite de trop y penser : ce sera dur. Très. Je risque de pleurer toutes les larmes de mon corps et d'avoir mal à en crever, mais cette étape est indispensable, ainsi que me l'avait expliqué la psy qui m'a suivie de longs mois après l'accident. Accepter, faire le deuil de ce qui était, affronter, réaliser les rêves de Rose et maman, qui sont devenus les miens depuis le temps que je les porte. Et puis tourner la page. Sans compter que la vente me donnera les moyens de me construire une nouvelle vie ailleurs, d'entamer de nouveaux défis.

Ce sera dur, mais je survivrai. Cette pensée m'arrache une grimace. Évidemment, une fois de plus, je survivrai.

Je donnerai un coup de balai rapide dans la maison familiale inhabitée depuis sept ans, puis je la confierai à une agence immobilière. Et ensuite, sans regret, je tournerai le dos à cette vie, à l'Ecosse, et à l'hémisphère nord, pour repartir de zéro du côté de Melbourne.

Je récupère un énorme paquet de chips, l'essentiel de ma nourriture depuis une semaine, et je pose mon ordinateur sur mes genoux.

— Bonjour June, déclare une suave voix masculine.

— Bonjour à toi aussi, mon grand, réponds-je.

C'est pathétique, je sais, je discute avec mon ordinateur. J'ai de plus longues discussions avec lui qu'avec les quelques relations que j'ai nouées sur les bancs de la fac. Je transfère le fichier de mon saut sur le disque dur et le coupe de toutes les scènes inutiles pour en faire

une très courte vidéo que je poste sur Instagram. Mon compte regroupe les défis que je me lance depuis quelques années. Essentiellement en base-jump, mais aussi en rooftopping et escalade. En gros, tout ce qui implique de la hauteur et du vide sous mes pieds, un précipice vertigineux que je m'efforce de maîtriser en me mettant à l'épreuve, toujours et encore.

Moins d'une minute plus tard, les premiers commentaires fleurissent au sujet du « défi 412 » que je viens de poster. Je ne suis pas une influenceuse, et ne cherche pas à l'être, mais près de trois mille passionnés de sports extrêmes me suivent, et nous échangeons quotidiennement ou presque des astuces et des conseils.

« *Quel matos ? Extracteur de 38'' ou de 36'' ?* »

« *Jolie vue ! Quelles conditions aérologiques ?* »

« *Rappel pour tous : l'excès de confiance en base est fatal, la moindre faute se paie cash !* »

« *Déjà une idée de ce que sera le défi 413 ?* »

Je réponds rapidement aux questions, en rappelant les consignes de sécurité pour Grumpy061, un novice, avant que tout le monde ne lui saute dessus pour l'engueuler. Contrairement à ce que l'on peut penser, les sauteurs ne sont pas des cinglés inconscients. Nous préparons toujours minutieusement nos sorties afin de sécuriser au maximum nos sessions.

Quand j'ai terminé, je referme le couvercle de l'appareil et le range soigneusement dans un de mes sacs. J'ouvre la fenêtre de mon studio, parce que je suis incapable de dormir autrement, et laisse l'air froid et le bruit de la ville s'engouffrer dans la pièce. Puis je me glisse sous la couverture et ferme les yeux. Je suis prête pour ma nouvelle vie. Je me sens à la fois pleine d'appréhension et de joie. Je vais enfin pouvoir tourner la page. C'est la même sensation que celle qui m'envahit juste avant de sauter, cet instant où je sais que tout va basculer, que ce sera l'inconnu, mais un inconnu que j'espère bouleversant et merveilleux.

Même si je suis consciente que le risque de se fracasser contre la paroi n'est pas négligeable.

Je suis inquiet. Les chemins qui traversent les Cuillins, le massif montagneux qui dresse ses arêtes vives au cœur de l'île de Skye, peuvent se révéler particulièrement traîtres et peu adaptés aux balades en famille. Hélas certains touristes sont convaincus qu'ils maîtrisent la situation, malgré les panneaux qui avertissent du danger, tout le long des sentiers de randonnée. La famille qui nous a appelés en début d'après-midi, des randonneurs qui logent au camping de Coathill, ne fait pas exception à la règle.

J'ai déployé trois équipes en aval, débriefé en urgence avec Fred Thompson, le capitaine des pompiers, pour coordonner nos interventions et appelé un hélicoptère en renfort pour survoler le dessus du massif. On cherche une enfant de cinq ans depuis plusieurs heures, et chaque minute qui passe m'ôte un nouvel espoir. On est en plein mois d'août, mais les conditions météo sont désastreuses. Pourtant les parents n'ont pas su écouter la prudence. Une attitude qui m'exaspère : comment peut-on préférer son propre plaisir à la sécurité de son enfant ? Des trombes d'eau s'abattent sur le paysage et une brume épaisse s'est levée sur le massif. On ne distingue rien à plus de quelques pas devant soi. Je suis glacé jusqu'aux os : dans quel état trouverai-je la petite ? Je l'imagine terrorisée, gelée, peut-être blessée. Mon cœur se tord et j'accélère le pas. Dès qu'elle sera à l'abri, je passerai un savon mémorable à ses parents.

Mon téléphone vibre. C'est Sara, qui supervise les recherches depuis le commissariat et fait le lien entre toutes les équipes. Non seulement elle est le sosie de Danai Gurira, l'actrice badass de *The Walking dead*, mais elle est aussi la plus efficace des bras droits.

— Chef, l'hélico fait demi-tour, c'est trop dangereux, m'annonce-t-elle d'une voix sombre. Ils reprendront dès que le brouillard sera levé.

Et merde... La nuit est déjà sur le point de tomber. Je dois retrouver cette gamine. J'accélère le pas, appelle la petite, les mains en porte-voix.

— Lily ! Lily !

Rien. Seul le vent glacial me répond en me balançant des trombes d'eau dans la figure.

Soudain, alors que je commence à envisager le pire, il me semble entendre un bruit. Je me penche au-dessus du fossé. Le soulagement écrase mes côtes, me coupant la respiration. Elle est là. Une petite veste rouge, un visage effrayé qui se lève vers moi. La fillette est en contrebas, à près de dix mètres en dessous du sentier, au beau milieu d'une sorte de pierrier formé par une petite avalanche de roches. Comment s'est-elle retrouvée ici ? Les parents ont donné l'alerte il y a trois heures, mais Lily a franchi près de deux kilomètres depuis le sentier de randonnée où sa disparition a été signalée. Vu le terrain escarpé, elle doit avoir des gènes de chamois et un sacré bon karma. Ses joues sont rougies par le froid, ses cheveux plaqués sur sa peau par la pluie torrentielle. Pauvre petite ! Elle a dû avoir la peur de sa vie.

— Lily ? Ne bouge pas, d'accord ? Je viens te chercher.

L'enfant hoche bravement la tête. Pendant que j'observe l'éboulement, cherchant le meilleur moyen pour descendre sans provoquer de chute de pierre, j'appelle Sara :

— Je l'ai retrouvée, en direction du loch an Fhir-bhallaich. Coordonnées GPS...

Je vérifie sur ma montre et les lui donne.

— Préviens Wassim et Nora, c'est eux les plus proches, et dis à Fred d'envoyer une ambulance, au cas où.

— Ok. On fait au plus vite.

Je remets mon téléphone dans ma poche et entame la descente vers l'enfant à travers les herbes hautes et les roches grises. Je progresse aussi vite que possible, mais la pluie fragilise le sol fait d'un éboulis de pierres. La petite se trouve juste en dessous, je ne veux pas risquer une nouvelle avalanche de terre et de cailloux.

— Reste bien sur le côté, lui dis-je en jetant un coup d'œil derrière moi.

Je saute sur le sol inégal. Ma mauvaise cheville, vestige de blessure de mes années de rugby, ploie un bon coup. Je grimace tandis qu'une douleur habituelle m'envoie des décharges électriques jusque dans le genou. Et merde. Nouvelle entorse, à coup sûr. Lily me regarde avec espoir et inquiétude à la fois, alors je masque mon rictus crispé et essaie d'afficher un sourire rassurant tandis que les aiguilles de feu me torturent. Je fouille dans mon sac à dos et en sors une gourde que je lui tends en me penchant auprès d'elle. Elle boit une gorgée avant de me la redonner.

— Est-ce que tu as mal quelque part ?

Son menton se met à trembler. Elle se tient en appui sur sa jambe gauche. Son leggings orné de licornes et d'arcs en ciel est déchiré, maculé de terre et de sang. Je verse un peu d'eau sur ses paumes et ses jambes, pour effacer les traces de sang qui l'effraient et vérifier qu'il n'y a aucune entaille profonde. Rien de grave à signaler, merci pour ce petit cadeau, l'Univers.

— Je veux ma maman ! J'ai froid, bégaye-t-elle en tremblant.

Elle se laisse soudain tomber à terre, comme si sa jambe ne la portait plus. Je pose ma main sur ses joues : elle est glacée. Merde. Elle ne me semble pas sérieusement blessée, mais les enfants risquent davantage l'hypothermie que les adultes. Le ciel est de plus en plus sombre. J'enveloppe la petite dans ma veste, en frictionnant ses membres pour la réchauffer. Je ne veux pas prendre le risque d'attendre mon équipe : j'ignore quand ils vont arriver, ils étaient de l'autre côté du massif. Or la nuit est en train de tomber, une brume

épaisse et humide remonte de la vallée et je crains que l'état de la petite ne s'aggrave. Je déclare d'une voix que j'espère rassurante :

— On va rejoindre tes parents, d'accord ?

Elle hoche la tête et m'adresse un regard chargé d'espoir. Je saisis une sangle large et un harnais dans mon sac à dos. Pas l'idéal, mais je n'ai rien d'autre. Il faudra que ça convienne pour fabriquer un porte-bébé de fortune.

— Tu as déjà vu des koalas, Lily ? Tu sais, ces animaux tout doux qui ressemblent à des ours ? Et bien je vais te porter, comme un papa koala qui emmène son bébé en balade, d'accord ?

Je lui présente le harnais. Après une hésitation, elle accepte que je le lui passe autour des jambes. Puis je lui tourne le dos, un genou au sol.

— Prête pour jouer au koala ? Mets tes bras autour de mon cou.

Je la trouve vraiment très pâle et ça m'inquiète. J'espère que l'ambulance ne tardera pas.

— C'est bien, bravo ! dis-je quand ses menottes entourent mes épaules.

Tout en parlant à la fillette, je fais passer les sangles dans les anneaux du harnais et les croise sur mon torse, par-dessus mes épaules et autour de ma taille. Je les tends au maximum et me relève avec précaution, testant mon équilibre et la sécurité de l'enfant. C'est solide, rien à craindre. En revanche, bébé koala doit peser dans les vingt kilos... Ma cheville hurle au moment où j'essaie de prendre appui dessus. Mon front se couvre de sueur.

— C'est rigolo, non ? lancé-je d'une voix faussement joyeuse.

— Un peu, murmure Lily.

— Alors on y va, c'est parti pour l'escalade, petit koala !

La petite resserre ses bras autour de ma gorge, m'étouffant à moitié. Bandant mes muscles, je me hisse sur les pierres, sans cesser de lui parler. Je lui raconte n'importe quoi, des histoires de pandas qui mangent des cookies et de girafes qui boivent des chocolats

chauds, juste pour qu'elle entende le son de ma voix. Quand ses menottes libèrent soudain ma trachée, j'ai un instant d'angoisse.

— Ça va, Lily ?

Elle ne me répond pas. Merde. J'accélère le mouvement, je grimpe aussi vite que je peux. Je glisse à plusieurs reprises sur les blocs de roches qui m'arrachent les mains. Je rate un appui et ma foutue cheville se dérobe à nouveau. Je me rattrape en serrant les dents. La pente n'est pas à pic, mais elle est largement suffisante pour faire des dégâts si je me vautre avec la petite. Je suis obligé de transférer tout mon poids sur mon pied blessé.

— Putain !

— Tu as dit un gros mot ?!

Son intonation outrée me fait sourire. Je suis rassuré de l'entendre. Enfin, je termine mon ascension hors d'haleine et me rétablis sur le sentier au moment où surgissent mes agents.

— Pas trop tôt, bord...

Je ravale le juron qui monte à mes lèvres et je reprends :

— Vous comptiez les moutons, ou quoi ?

— On ne voulait pas te piquer le rôle du héros, se moque Nora.

— On a dû garer les voitures plus bas, m'explique Wassim, toujours calme. Le sentier est trop étroit. On est montés en courant.

Je détache mon harnachement avec précaution, tandis que Nora réceptionne l'enfant tout en lui caressant la tête gentiment. Les pompiers arrivent à leur tour, chargés de leur brancard et de tout le matériel d'urgence. Un infirmier entoure Lily d'une couverture de survie. Il l'ausculte immédiatement, palpant ses membres et prenant ses constantes.

— Ça n'a pas l'air trop grave, déclare-t-il d'un ton prudent. On la place dans le brancard et on la descend !

Ils s'activent ensemble, et bientôt la petite est installée et calée, prête à être ramenée vers la civilisation.

— Papa koala ! appelle-t-elle d'une voix faible.

Je souris, attendri.

— Je suis là, réponds-je en me penchant vers elle. Tu vas faire une balade dans ce lit gonflable et tes parents seront là très vite. Ça va aller ?

Elle hoche la tête avec courage. Un dernier clin d'œil, et les pompiers repartent en direction de l'ambulance.

— Papa koala ? interroge Nora, hilare. Tu sais que tu peux venir garder mes gosses quand tu veux, si tu es en manque de maternage, chef !

— Ne rêve pas, Hudson.

— Dommage. Ça se tentait, sur un malentendu...

Mais bien sûr... Wassim lui tape dans la main tandis qu'ils se fichent de moi tous les deux. Avant que j'aie le temps de répondre, mon téléphone se met à sonner avec insistance. La voix de Jane, la secrétaire du commissariat, résonne dans le haut-parleur.

— Bravo, chef ! Beau travail, me félicite-t-elle. Mais il n'y a pas de repos pour les braves, on vient de nous appeler pour un accident sur l'A87, au niveau de Sligachan. Moto contre camion. Juste de la casse, heureusement.

— Tu as l'identité du conducteur de la moto, par hasard ?

— Ce n'est pas Catriona Taylor, si c'est la question.

Jane me connaît bien. Je me détends imperceptiblement et la remercie. Cat est la compagne de mon frère Logan. Je l'adore, mais elle conduit toujours trop vite sur son engin de la mort. Depuis quelque temps, elle semble s'être un peu calmée, mais je redoute de devoir apprendre une horrible nouvelle à mon frangin, un jour. C'est ce que je déteste le plus dans ce métier. Je me souviens de chaque fois où je suis arrivé trop tard, du regard de chaque père, sœur ou conjoint à qui j'ai dû annoncer un drame. Et ça a débuté dès ma toute première intervention. Je sortais de l'école de police, je n'étais pas encore en poste sur Skye. Un accident de voiture. J'ai essayé de sauver la victime, mais j'ai paniqué, sans doute mal effectué les premiers gestes de secours en attendant l'arrivée des pompiers et la fillette est morte dans mes bras. Ses yeux me hantent encore, dans

mon sommeil. C'est la première de la liste de tous ceux que je n'ai pas réussi à protéger.

— Je suis désolée, reprend Jane, il n'y a que vous de disponibles. Une équipe est en patrouille vers Armadale, l'équipe de Mike s'occupe de l'incident des vols sur le ferry au port de Sconser ...

— ... et Maud et Davis viennent d'enchaîner presque vingt heures de garde, je sais. On arrive tout de suite.

Je soupire. Je rêve d'un commissariat où nous ne serions pas en sous-effectif continuellement...

— Merci, Jane. Et rentre chez toi, tu as largement dépassé tes horaires, ces derniers jours.

— Comme nous tous, chef, me répond-elle avant de raccrocher.

Skye est un havre de paix six mois dans l'année, mais d'avril à septembre des hordes de visiteurs envahissent l'île, multipliant par dix la population et les ennuis qui vont avec. Toute la police de l'île est sur les dents, et moi, je dors quatre heures par nuit pendant six mois. De toute façon, je ne dors pas beaucoup plus l'autre moitié de l'année : c'est le prix à payer pour le privilège de veiller sur tous ces gens, mes amis, ma famille.

Une fois les abords de l'accident de la route sécurisés et les dépositions des conducteurs relevées, je reviens au commissariat et congédie tout le monde. Il fait nuit noire, j'ai envie de bouffer un bœuf entier, ma cheville me fait un mal de chien, mais il me reste toute la paperasse urgente à traiter. Après une douche rapide dans la cabine exiguë du commissariat, j'enfile un jean, un tee-shirt à manches longues kaki, je strappe mon articulation avec des bandes que je garde toujours dans un casier avec mes vêtements de rechange et me plonge dans les documents urgents en soupirant. Rapport de perquisition à saisir, dépôt de plainte contre une entreprise qui abandonne ses déchets sur un terrain vague, compte-rendu d'enquête, statistiques des actes délictueux du printemps à établir pour il y a deux semaines, sans compter les demandes de congés de mes agents et des tonnes de dossiers à traiter...

Autant j'aime les interventions et me sentir utile, autant tout ce qui m'oblige à rester derrière un bureau me flingue le moral...

Quand je termine enfin, j'ai une migraine de compétition et mon estomac est en train de se dévorer lui-même. Je dépose un monceau de documents sur le bureau de Jane pour qu'elle gère les envois. Le commissariat est désert, il est près de vingt-trois heures. J'attrape ma veste, ferme la porte de derrière et m'engouffre dans ma voiture. Je n'ai qu'une envie, c'est me jeter sur mon lit et dormir jusqu'à l'hiver, mais je dois passer au Barrel Crayfish. Des touristes viennent de sonner pour ramener un portefeuille. C'est celui d'Aidan, le serveur du pub.

Je dormirai quand je serai mort.

June

On est en plein mois d'août, et une pluie battante s'abat sur le paysage depuis des heures. J'ai vécu sur Skye jusqu'à mes seize ans, mais je ne me rappelais pas ce brouillard épais et humide. Mes souvenirs d'enfance sont tous joyeux, heureux et saturés de lumière. Jusqu'au jour de l'accident, où tout a sombré dans un gris terne et asphyxiant.

J'ai fait la route d'une traite, depuis ce matin, presque sans pause, pour ne pas me laisser le loisir de faire demi-tour. Quatorze heures de conduite en chantant à tue-tête pour ne pas trop réfléchir à ce que je vais trouver sur place.

À l'origine, je n'avais aucune intention de revenir sur Skye. Je voulais tout régler à distance, vendre la maison meublée, charge aux nouveaux propriétaires de se débarrasser des meubles, histoire d'éviter de me confronter aux souvenirs douloureux. Mais l'agent immobilier que j'ai contactée il y a quelques mois, quand j'ai pris ma décision, m'a certifié qu'il lui était impossible d'effectuer une transaction de cette nature sans ma présence.

« Nous ne pourrions procéder à la vente sans un état des lieux effectué en commun » a-t-elle piaillé.

J'ai surtout compris qu'elle ne me faisait pas confiance, et que j'allais devoir lui fournir un paquet d'attestations et de documents originaux attestant que cette maison m'appartient. J'aurais préféré jouer les autruches. Les souvenirs vont me sauter à la tête à chaque pièce traversée, et ce sera horrible. Mais je peux le faire. Je ne resterai pas longtemps. Ce n'est qu'un défi de plus à surmonter, j'en suis capable.

Mais pas ce soir.

Comme tous mes défis, j'ai préparé celui-ci. Affronter la maison de mon enfance alors qu'il fait nuit et que la conduite m'a épuisée, hors de question. J'ai réservé la semaine dernière une chambre dans un hôtel de Coathill, une petite ville de l'autre côté de l'île. J'ai tenté de trouver plus proche, mais en plein mois d'août, tout est pris d'assaut sur Skye. Et finalement, ça m'arrange : je ne reconnais rien, ici, et je peux encore croire que je vais gérer cette vente avec détachement.

La pluie finit par cesser quand le soleil se couche sur Coathill. Je galère à trouver une place, mais je réussis à garer ma voiture sur le parking qui longe le loch. J'envoie un message à Jo pour lui dire que je suis arrivée, puis je remonte la berge illuminée par des lampadaires et bordée de maisons aux façades colorées, rose tendre, bleu vif, jaune soleil. C'est joli et joyeux, malgré les flaques d'eau sur les trottoirs. Des mouettes se disputent un reste de nourriture tombé au sol, une famille les observe et les enfants leur jettent des petits morceaux de gaufre. Il y a un monde incroyable sur la jetée. On se croirait à Brighton ou dans une de ces stations balnéaires du sud de l'Angleterre. Les promeneurs sont en vacances, les gens rient, les amoureux s'embrassent sans cesser de marcher, des personnes âgées sont assises sur des bancs. C'est vivant et gai. Cette ambiance légère me fait un bien fou et décrispe un peu le nœud installé dans mon ventre. Je vais gérer, ça va bien se passer.

L'hôtel où je dépose mes affaires est propre et simple, suffisamment impersonnel pour me mettre à l'aise. Je prends une douche car je me sens poisseuse après une journée passée dans ma voiture, passe un jean et un pull fin, puis redescends à l'accueil. J'ai une faim d'ogre et j'ai terminé tous mes chips sur le trajet. Pourvu que je trouve un endroit où on sert encore les clients, à cette heure-ci !

— Auriez-vous un restaurant à me conseiller ? demandé-je à la jeune fille qui se tient derrière le comptoir.

Elle marque un temps d'arrêt en remarquant la cicatrice monstrueuse qui barre ma joue et me jette un regard mal à l'aise. Je ne peux pas l'en blâmer : ce n'est pas une jolie blessure fine et classe, genre pirate de cinéma. Elle est boursouflée, épaisse, d'un rose foncé malgré les années et s'étend de mon œil gauche à mon oreille avant de descendre jusqu'à ma joue. C'est ce qui arrive quand on vole à travers un pare-brise fracassé. En général, j'évite de croiser mon reflet. La jeune fille rougit soudain et se hâte de saisir un crayon sur son bureau.

— Bien sûr ! Le Barrel Crayfish, c'est un pub super chaleureux, à cinq minutes d'ici. Attendez, je vous fais un plan !

Elle crayonne rapidement quelques rues et me tend son dessin, en s'efforçant de ne pas trop me dévisager. Je la remercie et pars en quête de mon repas.

Le pub se trouve dans une des petites rues qui remontent depuis le port de plaisance. L'enseigne, qui représente une écrevisse qui s'extirpe d'un tonneau, me fait sourire. Il y a du monde dehors, des gens qui discutent et boivent une bière debout autour de tables hautes. Des rires et le bruit de conversation s'échappent du bâtiment, sur un fond de Green Day. Ok, je valide le choix de la fille de l'hôtel. Ça a l'air super sympa ! Parquet de bois noir et ardoises sur les murs, luminaires super modernes, jeu de fléchette, billard et tables formées par d'énormes tonneaux : on conjugue l'ancien et le traditionnel ici, ça me plaît carrément. La salle est bondée, alors je me dirige au bar. Un des tabourets hauts vient de se libérer.

— Qu'est-ce que je vous sers ? me demande une serveuse en se penchant vers moi.

Elle est plus jeune que moi et dégage une énergie positive ébouriffante. Ses cheveux d'un roux foncé tombent en vagues au creux de ses reins, son visage est couvert de taches de rousseur et son sourire est contagieux. Ses yeux passent sur ma cicatrice comme tous les gens que je croise, mais sans s'appesantir, comme si elle s'en moquait éperdument. J'apprécie.

— Votre plat du jour, et une bière ambrée, s’il vous plaît.

— Excellent choix ! Je vous propose la Skye Tarasgeir, elle est brassée pas très loin d’ici. Il y a un tout petit peu d’attente pour la soupe d’écrevisse, on a été victimes de son succès ce soir, mais elle devrait arriver dans une vingtaine de minutes, si ça vous convient ? Je vous propose des croutons de pain noir beurrés en accompagnement.

J’acquiesce et la jeune femme me sert ma boisson. Elle a raison : la bière est délicieuse. Le brouhaha m’apaise. Je me sens moins seule, presque normale. Alors que je m’accoude au bar pour observer la salle, mon regard est attiré par un homme qui traverse le pub en fendant la foule. Les gens le saluent, lui tapent sur l’épaule. Il leur répond avec un sourire franc, leur adresse quelques mots. Il irradie de confiance calme et d’assurance. Ça doit être agréable de se sentir tellement à sa place dans l’univers. Les cheveux très courts, les épaules larges et les yeux d’un bleu électrique, il me fait penser à Thor, version *Ragnarök*. Je le trouve pas mal du tout, bien que ce ne soit pas mon genre.

— *Et c’est quoi, ton genre ?* se fout de moi ma conscience.

Ta gueule.

Ma vie sentimentale est un désert. Je ne suis pas intéressée par une relation de dépendance avec qui que ce soit. Ça finit mal, avec les gens qu’on aime. Ils meurent et vous abandonnent. Quant à ma vie sexuelle... Elle n’est pas franchement palpitante non plus. Ma cicatrice effraie les hommes. Ou c’est moi qui me sers d’elle pour tenir tout le monde éloigné. Je ne sais pas vraiment et n’ai jamais eu envie de me pencher sur le sujet.

J’étais jolie, avant. J’avais un certain succès auprès des garçons, et Brittany et moi on en jouait avec plaisir. Des sportives au corps mince, aux traits fins et qui n’avaient peur de rien : ils nous mangeaient dans la main. Ça nous faisait rire. Désormais, je ne serai plus jamais jolie, et parfois ça me déprime, parfois je m’en fiche profondément : je suis vivante, de quel droit exigerais-je davantage ?

Et puis, aucun de mes amants occasionnels ne m'a laissé un souvenir impérissable, Jonas pas plus que les autres d'ailleurs, à son grand désespoir. Peut-être mon corps dysfonctionne-t-il, à trouver plus de plaisir en se frottant au danger qu'à la peau d'un homme ?

Donc le spécimen mâle qui s'approche du bar a beau être fort appétissant, je m'en détourne et replonge dans ma bière, tout en consultant les derniers commentaires sur Insta.

— Bonsoir Dani, déclare soudain une voix grave à côté de moi. Aidan est dans le coin ?

Je me retourne lentement. Thor s'est glissé entre deux tabourets. La serveuse lui sourit gentiment tandis qu'il se passe une main sur le visage.

— Il finissait plus tôt, ce soir, lui répond la jeune femme. Pourquoi ?

— Tu pourrais lui donner ça ? demande-t-il en lui tendant un portefeuille.

— C'est pas vrai, il l'a *encore* perdu ?

Elle récupère l'objet et le dépose derrière le comptoir, avant de tapoter un message sur son téléphone à toute vitesse.

— Il te remercie, déclare-t-elle au bout de quelques secondes. Je crois qu'il ne s'était même pas aperçu qu'il l'avait égaré...

— Ce serait bien qu'il soit un peu moins confiant, à l'avenir.

La serveuse rousse éclate d'un rire franc.

— Tu rigoles ? C'est sa nature profonde, il ne peut pas changer. Franchement, tu connais quelqu'un de plus gentil et de plus lumineux qu'Aidan ? Enfin bref... En revanche, toi tu as l'air crevé, Riley. Encore une journée chargée ?

— Comme d'habitude, répond-il.

Je les écoute, pas vraiment par curiosité, mais parce que ça m'évite de réfléchir à la maison. La serveuse pose une bière devant Thor. Il la saisit et quand il porte le verre à sa bouche, son bras vient frôler le mien. Nos regards se croisent. Le sien s'attarde un instant, comme surpris. Un frisson délicieux me parcourt, creuse mon ventre.

De près, je ne suis pas du tout immunisée contre le charme des dieux nordiques, apparemment. Il m'adresse un semblant de sourire fatigué, avant de reporter son attention sur la salle. Alors qu'il s'apprête à repartir, posant son verre vide sur le comptoir, une petite femme en robe courte s'approche du bar. Elle arbore une moue boudeuse et se colle à lui, en me bousculant au passage. Elle s'est glissée dans l'espace inexistant entre Thor et mon tabouret, et je jurerais qu'elle l'a fait exprès : il y a de la place, de l'autre côté. Mais elle choisit de marquer son territoire et me tourne le dos.

— Salut, le salue-t-elle. Tu vas bien ?

— J'allais filer, Leslie. Il y a un problème ? demande-t-il d'un ton fatigué.

Elle promène ses doigts sur le biceps tendu de Thor, chassant une poussière imaginaire, puis fait carrément semblant de trébucher pour se plaquer contre lui. Il n'esquisse pas un geste pour la redresser et elle se recule avec une grimace faussement gênée. Un tel manque de subtilité, c'est tout simplement renversant. J'ai l'impression de regarder en direct un épisode d'une série télé super kitsch. Vraiment, j'adore ce pub ! Si elle ose dire « Je suis tellement maladroite ! », je vais mourir de rire.

— Excuse-moi. Je suis tellement maladroite !

Un fou-rire brutal me secoue et ma bière me sort par le nez. Je m'essuie rapidement en piquant une des serviettes posées sur le comptoir, et lutte pour faire taire le grondement qui couve dans ma poitrine. En face de moi, le dieu viking m'adresse un sourire amusé. Leslie, en revanche, me fusille des yeux. Oups. Elle se retourne vers sa proie, et tente encore :

— Je te paie une bière ?

— Pas ce soir, Leslie. C'est gentil, mais je partais.

Elle pince les lèvres, un peu déçue, et va rejoindre ses amies attablées un peu plus loin. Thor fait un signe de la main à la serveuse sympa et s'éloigne à son tour.

— Bonne fin de soirée, me jette-t-il d'une voix grave.

Et il quitte le pub. J'ai bien apprécié ce petit intermède, mais cette fois, je dois affronter le réel. Heureusement, la serveuse m'apporte mon repas : la soupe d'écrevisse sent divinement bon. Il est possible que je laisse échapper un couinement en la goûtant, car elle m'adresse un regard amusé. Je dévore mon repas, mon estomac chantant sa béatitude. Puis à mon tour, je lance un dernier regard aux joueurs de fléchettes, paye ma consommation en laissant un pourboire généreux, puis je repars à mon hôtel. J'aurai besoin de toutes mes forces, demain.

Après une nuit agitée, je reprends la route. La maison n'est qu'à une vingtaine de minutes de Coathill, et alors que je franchis les derniers kilomètres, tout me revient. Les routes me sont familières, les villages traversés aussi. Je me souviens de cette vue sur la mer et les îles grises, au loin. Maman nous racontait que c'était les écailles dorsales d'un monstre qui dormait dans l'eau. Rosie en avait peur. C'était dans ce stade, un peu plus loin, que je jouais au rugby et dans la rue à gauche, ma petite sœur avait ses cours de danse. Les plus belles heures de ma vie et je l'ignorais, comme tous les adolescents convaincus que le monde s'acharne sur eux. Ma gorge se serre. Je commence à sentir poindre au creux de mon ventre une émotion lourde dont je veux me débarrasser.

— Ça suffit, June ! Tu es plus forte que ça.

J'essaie de me secouer. En réalité, je suis terrifiée. Je n'ai pas remis les pieds ici depuis la mort de mes parents et de Rosie, et je redoute les ombres qui dorment dans la maison. J'aurais dû demander à Jonas de venir avec moi. Il n'est pas ce genre d'ami qui soutient et console, mais j'aurais pu trouver un prétexte pour le motiver à venir. Lui vanter une session d'escalade sur les Cuillins ou une plongée dans les eaux noires et glaciales d'un loch. N'importe quoi, histoire de ne pas être seule. Comment ai-je pu croire une seconde que je saurais surmonter ça ?

Je m'engage dans la rue, la gorge serrée. Je me gare dans la cour. Descends de la voiture. Avance jusqu'à l'entrée, dans un état second.

Puis je me raidis. Je ne veux plus rester ici une minute de plus. Je ne peux pas. Insérer la clé dans la serrure, pousser la porte et respirer à nouveau cette odeur si familière... Impossible. L'angoisse me serre la poitrine, mes jambes flageolent.

— Allez June, m'encouragé-je. Plus vite cette corvée effectuée, plus vite tu pourras te barrer en Australie.

Je respire à fond.

— Tu sais comment gérer. Il ne s'agit que d'un nouveau défi. Le 413. « Mettre en vente la maison familiale ». De la rigolade. Tu vas y arriver.

J'expire à fond. Vide mes poumons de leur oxygène et de la peur. J'insère la clé dans la serrure et me blinde. Je fais comme si ça n'avait pas été chez moi durant seize ans. Je pousse le battant. Mon cœur bat si fort que je crains qu'il ne m'explose la poitrine. J'appuie sur l'interrupteur à droite dans l'entrée. Il n'y a plus d'électricité, mais de la lumière filtre à travers les volets fermés. Sur la gauche, la porte qui donne sur les toilettes, à droite l'escalier qui monte à l'étage et aux chambres, et droit devant le salon et la cuisine, propres et accueillants.

Enfin, c'est à ça que ça devrait ressembler. Parce qu'en réalité, la maison dégage une odeur abominable qui me prend à la gorge, et les rares meubles qui restent ont été renversés.

— Putain, mais qu'est-ce qu'il s'est passé, ici ?!

Le cœur au bord des lèvres, je me précipite vers les fenêtres et je repousse les volets pour faire entrer la lumière. Ce que je vois me bouleverse. Ce n'est plus chez moi. Des squatteurs se sont installés et sont repartis en laissant un bordel immonde là au milieu.

Après l'accident, Maisie a récupéré quelques affaires pour que je me sente moins perdue dans sa petite maison londonienne, mais elle a laissé l'essentiel ici.

« Un jour, tu auras peut-être envie d'y retourner, ma chérie, me disait-elle. Tu choisiras toi-même ce que tu veux garder ou pas, et tu seras heureuse de retrouver certains souvenirs. »